

LE PAYS CHAUVINOIS

BULLETIN

DE LA

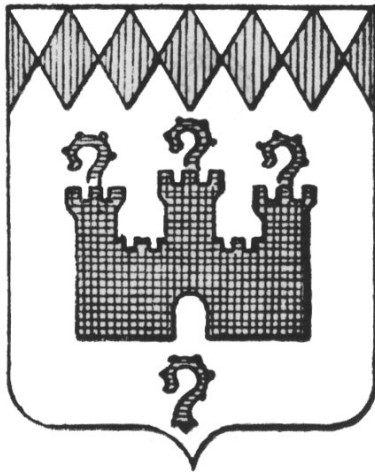
SOCIETE DE RECHERCHES ARCHEOLOGIQUE, ARTISTIQUES

HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

DU PAYS CHAUVINOIS

SOMMAIRE

La Société Archéologique a Vingt ans	par Pierre Sailhan	p. 3
L'histoire Vécue par les Humbles	par Pierre Morisset	p. 11
Sur une tête gallo-romaine, trouvée a St-Julien-l'Ars	par G.C. Picard	p. 20
Rapport d'activité 1975-1976 – Fouilles et Découvertes	par M. Rosier S. CAMUS	p. 22
Excursion du 9 mai 1976	par Micheline Rosier	p. 36
Pré inventaire du Canton de Chauvigny	par Pierre SAILLANT	p. 27
À propos de l'Année Romane	par Pierre ROGER	p. 33



LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE A VINGT ANS

Ainsi que nous l'avions fait en 1966, pour son dixième anniversaire, il nous paraît utile de nous pencher cette année sur les vingt premières années de la Société de Recherches Archéologiques du Pays Chauvinois.

Ce retour en arrière constituera un bilan, que nous voudrions complet, de ses activités ; aussi nous excusons-nous à l'avance de la longueur du présent compte-rendu.

Dès 1954, un petit groupe d'amateurs de vieilles pierres se réunissait régulièrement pour inventorier les vieux souterrains de Chauvigny, pour les étudier et en dresser le plan. Ce groupe fut le noyau de la Société Archéologique, qui, elle, commença à exister officiellement le 4 juin 1956. L'assemblée générale, tenue le 27 juin 1956, lui donna une solide organisation : Conseil d'Administration de dix-huit membres, Bureau étoffé, Commissions spécialisées, et elle fixa le rythme de son travail. Ces décisions initiales ont toujours été respectées.

- Depuis vingt ans, l'Assemblée Générale statutaire se tient chaque année en octobre. Son travail administratif accompli, elle convie les sociétaires présents à une séance de projection où les joies artistiques le disputent aux spéculations archéologiques.

Émanation de l'assemblée, le Conseil d'administration élit chaque année un bureau de six membres. De 1956 à 1960, la présidence a été assurée par M. Jacques Toulat, alors Maire et Conseiller Général de Chauvigny ; depuis 1961, elle l'est par M. Pierre Sailhan.

- Depuis vingt ans, la Société tient régulièrement des séances mensuelles, interrompues seulement en août par les grandes vacances. Les plus actifs de nos sociétaires sont très fidèles à ces réunions où s'accomplit un travail sérieux d'information et de discussion. L'ambiance y est souvent animée. Par ailleurs, les Commissions spécialisées se réunissent chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

- Depuis vingt ans, enfin, deux manifestations, placées sous le signe de la détente, sont très appréciées : l'Excursion annuelle et le Banquet.

Les excursions, qui durent toute la journée, nous conduisent dans tous les lieux historiques, archéologiques et pittoresques de notre région, dans un rayon de 150 Km. Elles font alterner les visites aux villes d'art et les promenades dans les sites agrestes où s'enchâssent de nombreux joyaux du passé.

Quant aux banquets, suivis par un nombre sans cesse accru de sociétaires et de leurs amis, ils se déroulent toujours dans une ambiance très détendue que prolonge fort agréablement une sauterie.

ÉTUDES ET RECHERCHES

Après ce rappel nécessaire de l'organisation et de la vie de notre Société, il nous paraît bon d'insister plus particulièrement sur ce qui constitue sa raison d'être ; les études et recherches menées à bien, soit isolément par ses membres, soit par les équipes de travail qui se sont constituées en son sein.

Ces travaux se répartissent en deux catégories :

- Les fouilles archéologiques sur le terrain et les études qu'elles suscitent ;

- Les recherches personnelles de toute nature et les études particulières.

☞ LES FOUILLES

Nous continuerons à employer ce terme, familier à nos lecteurs et que a le mérite d'être compris de tout le monde ; bien que la terminologie administrative soit différente et que, dans la plupart de nos chantiers, il s'agisse officiellement de « sondage ».

Dès le début de 1957, notre Société a entamé la première campagne de fouilles du château Baronnial de Chauvigny. Ses objectifs étaient limités. Mais l'ampleur et l'intérêt des résultats atteints n'ont pas tardé à les élargir ; si bien que, de campagne en campagne, le chantier s'est étendu à l'ensemble de la forteresse. Dégageant d'une énorme gangue de gravats des substructions de tous les bâtiments détruits, il a permis d'en faire un relevé précis, de distinguer les phases de construction de ce vaste ensemble et d'en tenter une restitution aux différentes époques.

Ces efforts déployés sur le terrain, le travail de réflexion qu'ils ont suscité se sont traduits par la rédaction et la publication, sous la signature de MM. Jacques CHIVAILLE, et Pierre SAILHAN et Sam CAMUS, de treize rapports de fouilles totalisant 122 pages, et de six éditions du plan général du château (à l'échelle de 1/100° et celle de 1/200°) et, sous la signature de M. SAILHAN, d'une monographie parue en 1965 : « le Château baronnial de Chauvigny et les fouilles qui y sont exécutées depuis 1957 ».

Outre ce chantier, que sa longue durée permet de qualifier d'activité de base de l'équipe de fouilleurs, celle-ci a été amenée à intervenir, de manière parfois improvisée ; sur quatre sites gallo-romain : l'un était connu depuis longtemps, celui de Chalonge : les trois autres résultent de trouvailles fortuites consécutives à des travaux de terrassements ou à des labours profonds.

Chalonge, situé sur le plateau dominant de la Vienne, entre Saint-Pierre-les-Églises et la Chauvalière, présentait encore au début de ce siècle d'importants restes de murailles en petit appareil, qui ont été démolies en 1932. Les fouilles, exécutées en 1963-1964, ont mis à découvert des substructions de bâtiments, restes d'une villa, un foyer et de nombreux tessons de poterie.

À Saint-Pierre-les-Églises, la construction d'une maison neuve a suscité l'ouverture, en 1971, d'un chantier de fouilles qui a dégagé un égout et la cave d'une habitation gallo-romaine. Le mobilier, varié et abondant, comprenait notamment ; des céramiques, des outils, des objets en bronze, parfois d'une grande délicatesse, et des monnaies.

À Brétigny (Commune de Jardres), non loin de la route nationale n° 151, le soc d'une charrue a heurté des maçonneries. Un sondage sommaire, fait en 1973, a dégagé deux murs et permis de recueillir des céramiques. Il s'agit, là aussi, des restes d'un habitat gallo-romain.

À Asnières (Commune de Pouillé), un chantier ouvert en 1974 et terminé en 1975 a mis au jour les bases d'un important ensemble de bâtiments construits en deux fois, aux I^{er} et II^e siècles de notre ère. On y a trouvé des céramiques, du verre, des objets de métal et des tombeaux creusés, semble-t-il, après la destruction des constructions gallo-romaines.

Tous ces chantiers ont fait l'objet de rapports détaillés présentés à la Direction des Antiquités historiques et dont le résumé a paru dans le « Pays Chauvinois ». Les objets recueillis sont exposés au musée de Chauvigny. Ils ont permis d'y constituer une importante série de vitrines gallo-romaines.

En terminant ce chapitre, il nous est agréable de rendre hommage aux bénévoles qui ont travaillé sur ces chantiers ; notamment à des jeunes Chauvinois et à une équipe de jeunes Allemands, venus en

1972 de notre ville jumelle de Geisenheim (Allemagne Fédérale), ainsi qu'aux membres de notre Société qui ont dirigé les fouilles, procédé aux relevés et aux photographies, reconstitué les poteries, rédigé les rapports. Nous citerons tout spécialement MM. CHIVAILLE, CAMUS, et RICHARD ; et, en ce qui concerne le chantier du château baronnial, MM. PASSONI et Pierre GUERIN.

☞ RECHERCHES ET ETUDES PARTICULIÈRES :

Il s'agit presque exclusivement de travaux personnels dont les auteurs, membres de notre Société, ont bien voulu lui en réserver la primeur et en confier la publication à son bulletin.

Ces travaux portent sur : la préhistoire, la géographie et l'histoire locale, l'archéologie, le folklore et la vie rurale.

La préhistoire de Salles-en-Toulon A été traitée par M. Michel CLÉMENT.

La géographie est représentée par la note de M. SAILHAN sur le ruisseau Le Servon.

L'histoire locale a donné matière à de nombreuses études ;

- De M. MASSE sur la crise agricole de 1829 à Chauvigny,
- De M. Jacques TOULAT :
 - * Sur la construction de la route de la Puye,
 - * Sur le bac et le pont de Chauvigny,
 - * Sur le champ de foire à Chauvigny,
 - * Et sur les jumelages de la ville de Chauvigny ;
- De M. Jean TOULAT sur l'église Saint-Pierre de la ville haute ;
- De M. CAMUS, sur les baronnies, châtelainies et fiefs de la région de Chauvigny et une suite de « feuillets d'histoire » sur les communes du Canton, publiés en liaison avec le pré-inventaire ;
- De M^{me} AUBIN sur la Révolution de 1789 à Chauvigny ;
- De M. BLANCHARD sur les Acadiens originaires du Poitou ;
- De M. E. MARTIN sur les Acadiens hors de l'Acadie et sur les origines des Acadiens français ;
- De M. SAILHAN
 - * Sur une ancienne industrie du fer à Chauvigny,
 - * Sur les routes et ponts en pays chauvinois,
 - * Sur l'ancienne église Saint-Léger de Chauvigny,
 - * Sur la bataille de Poitiers en 507 ;
- De M. MORISSET sur la bataille de 507.

L'archéologie a inspiré les études de :

- De M. GARDA sur l'abbaye de l'Étoile et sur l'ermitage de Saint-Pierre-en-Vaux ;
- De M. Jacques TOULAT sur le cimetière de Saint-Pierre-les-Églises ;
- De M. SAILHAN sur Vaucour ;

- De MM. POPIKUS et MARTIN sur le souterrain de la Roche.

Enfin l'étude de la vie des gens et des choses dans le passé de notre pays a été menée par :

- M. AUBRUN qui a écrit : « le Chanvre à Salles-en-Toulon » et « l'Araire » ;
- M. MORISSET qui a commenté le cahier de devoirs d'une écolière de la fin du XIX^e siècle ;

Cette énumération, déjà longue, permet d'apprécier le volume des études consacrées par nos membres au pays chauvinois. Nous croyons pouvoir ajouter que leur qualité n'est pas moindre que leur quantité ;

PUBLICATIONS

Comment est assurée la diffusion de ces travaux ?

Nous avons déjà dit que les rapports établis à la suite de chaque campagne de fouilles étaient adressés à la Direction régionale des Antiquités historiques.

Les cinq premiers rapports relatifs au château baronnial s'échelonnent de 1957 à 1965 ; ils ont été ronéotypés et diffusés parmi les membres de la Société. Ils forment, dans leur ensemble, un volume de 96 pages. Les rapports suivants, ainsi que ceux relatifs aux autres chantiers de fouilles, ont été publiés dans « le Pays Chauvinois ».

C'est au cours de l'année 1963 que paraissait le premier numéro de notre bulletin « Le Pays Chauvinois ». Bien qu'aucune date n'y figure (par suite d'une omission), le rapport d'activité qu'il contient est relatif à l'année 1962 et il devrait normalement être daté de décembre 1962.

Depuis lors, il a été fait un numéro par an, imprimé et diffusé généralement avec quelques mois de retard... Ceci pour nous conformer à l'usage des grandes Sociétés savantes !

Fin 1975, treize numéros étaient parus, totalisant 326 pages. Imprimé avec soin et illustré de clichés photographiques ou au trait, notre bulletin se présente agréablement. Il est apprécié de ses lecteurs, spécialement de ceux de l'extérieur, qui sont nombreux à nous le manifester.

Outre les études originales et les rapports de fouilles mentionnés plus haut, chaque numéro contient le rapport d'activités et le récit du voyage annuel de la Société, dus à la plume alerte de M^{me} ROSIER. Il paraît également une chronique du musée, présentée par M^{mes} COUDERC et ROSIER, et une chronique bibliographique de M. Max AUBRUN.

Le tirage, initialement de 250 exemplaires, est actuellement de 400. Les dix premiers numéros, constituant le tome I, reliés avec goût, forment un élégant volume qui, mis en souscription en 1975, a connu un succès appréciable.

Une autre publication a été faite en 1962 avec le concours de notre Société : il s'agit d'un **Guide de Chauvigny**, brochure de 24 pages, dotée de plusieurs plans et de nombreux clichés, que la Municipalité a édité avec l'aide des commerçants de la ville. Les textes et les plans étaient l'œuvre collective d'une équipe de rédaction de la Société Archéologique.

Épuisé en quelques années, il a été réédité par notre Société en 1966, dans une présentation améliorée. Une nouvelle édition, mise à jour, a pu être faite en 1975 après avoir triomphé de difficultés financières que nous avons cru d'abord insurmontables. Elle se présente comme un numéro spécial de

32 pages du « Pays Chauvinois ». Par l'édition de ce guide, notre Société a fourni à la cité un remarquable instrument de propagande. Son utilité est incontestable. Pour les nombreux touristes qui l'achètent, il constitue un sûr mentor en même temps qu'un souvenir artistique qu'ils aiment conserver.

LE MUSÉE

Dès la première Assemblée Générale, en 1956, la création d'un musée avait été prévue. Il s'agissait alors de reconstituer le petit musée lapidaire qui avait existé au château d'Harcourt avant la dernière guerre. Son caractère devait donc être essentiellement archéologique et historique, et le peu d'espace disponible à Harcourt devait en limiter l'importance.

Les perspectives s'élargirent beaucoup le jour où la Municipalité, présidée alors par M^e TOULAT, mit à la disposition de la Société le bâtiment et les jardins de l'ancien presbytère de la Ville Haute. Admirablement situé au point culminant du quartier et à proximité de l'église Saint-Pierre, jouissant d'un très vaste panorama, cet immeuble de style avait tout pour attirer et retenir les visiteurs. Il offrait en outre des possibilités très supérieures à celles du château d'Harcourt : quatre grandes salles pouvaient y être aménagées. Cela permit dès lors d'envisager une diversification des collections du musée axées sur deux grands thèmes : l'archéologie et l'histoire locale d'une part, le folklore de l'autre.

Après la réfection de la toiture par la Ville, les membres de la Société ont mené à bien en 1960/61 le nettoyage et l'aménagement intérieurs des locaux. Une première salle archéologique a pu être ouverte en avril 1961 à l'occasion du Congrès régional des Sociétés Savantes du Centre Ouest, Congrès qui s'est tenu à Chauvigny ; et le musée a été officiellement inauguré par le Conseil municipal le 5 mai 1961. La même année était ouverte la salle du rez-de-chaussée, reconstituant un intérieur poitevin et représentant les collections de coiffes.

Puis successivement étaient ouvertes :

- En 1963, la salle des métiers ;
- En 1969, la salle du premier étage, consacrée à « la femme et l'enfant », cependant qu'en 1966 étaient mises en place, au premier étage, la grande cheminée et une fenêtre à meneau.

L'année 1976 voyait se terminer deux importantes réalisations : l'aménagement d'un bâtiment existant et la construction d'une galerie dans la cour basse, située du côté est, ceci pour permettre la présentation des nombreux outils et matériels agricoles collectés des dernières années par MM. POTHET et AUBRUN ; et la mise en place de huit nouvelles vitrines dans la salle des chevaliers pour accueillir les collections gallo-romaines.

Si les travaux de bâtiment ont été exécutés par des entreprises spécialisées, au frais de la Ville, tout le reste de l'aménagement, la remise en état des objets et parfois même leur reconstitution, enfin leur présentation son l'œuvre des membres de la Société. Ils sont trop nombreux pour pouvoir être tous cités ; cependant, il n'est pas possible de passer sous silence le rôle primordial joué par M^{me} COUDERC, Conservateur du musée, qui non seulement en assume la direction et l'animation avec un dévouement inlassable, mais qui a conçu elle-même et réalisé une grande partie des présentations folkloriques (costumes, outils, instruments domestiques), aidée en cela par M. COUDERC, donc l'ingéniosité n'est jamais en défaut.

On dit quelquefois qu'un musée est un cimetière, car il contient que des choses mortes. Peut-on faire ce reproche au musée de Chauvigny ? Nous ne le croyons pas, tant sa présentation est agréable, variée et animée. Au surplus le succès qu'il remporte auprès de ses visiteurs suffit à prouver sa vitalité.

Pour en apprécier le rayonnement, ouvrons son livre d'Or.

Inauguré en 1959 par M^{gr} MARELLA, Nonce apostolique à Paris, il s'honore des autographes de nombreux diplomates ; les Ambassadeurs de Tchécoslovaquie, de Norvège, d'Irlande, de l'Inde ; les Consuls généraux de Yougoslavie et d'Italie ; des délégués de plusieurs nations à l'UNESCO .

Les délégations étrangères y figurent en très grand nombre :

Tout d'abord celles des villes jumelées avec Chauvigny ou avec d'autres cités poitevines :

- Trino, notre sœur italienne ; Geisenheim, cité jumelle des bords du Rhin ; Banfora la Voltaïque, dernière née de la « famille internationale » de Chauvigny.

- Marburg (R.F.A.) jumelée avec Poitiers, Velbert (R.F.A.) avec Châtellerault ; Oxford (Royaume-Uni) avec Poitiers ; Wadern (R.F.A.) avec Montmorillon.

Parmi les autres pays, il en est un que nous situons à part en raison des liens sentimentaux qui nous lient à lui, c'est le Canada, et spécialement le Québec ; il bat de loin le record des visites à notre musée. De 1967 à 1976, onze délégations canadiennes s'y sont succédé. On trouve ensuite des délégations d'importances diverses de : Yougoslavie, d'Israël, de Turquie, d'Espagne, d'U.R.S.S., des États-unis, de Tchécoslovaquie, du Brésil, de République Argentine, des Pays-Bas, du Luxembourg, de Grèce, du Mexique et de Roumanie ; au total, dix-huit pays représentant presque toutes les parties du monde.

Une aussi grande variété se manifeste dans les origines de nos visiteurs universitaires : professeurs, chercheurs et des représentants des sociétés savantes. Outre de très nombreux français, nous enregistrons des personnalités savantes venues de Turquie, du Pakistan, du Canada, des Pays-Bas, du Japon, des États-Unis, de Roumanie, de République Argentin, ainsi que les participants à des Congrès scientifiques tenus à Poitiers et originaires de pays très divers.

Après ce brillant palmarès, oserons-nous parler chiffres ? Cela nous est difficile, car l'entrée de notre musée est gratuite pour les visiteurs isolés, le contrôle de leur nombre est donc impossible. Cependant, les sondages que nous opérons de temps en temps permettent de s'en faire une idée et de dire, en étant prudent, que le nombre annuel des visiteurs ne faisant pas partie de groupes organisés atteint actuellement 10.000. Par ailleurs, une cinquantaine de groupes visitent le musée, totalisant 2.000 personnes. Au total, la fréquentation annuelle du musée ne doit donc pas être inférieure à 12.000 visiteurs.

Parmi les groupes, la proportion des élèves d'établissements scolaires du Premier et du Second degré ne cesse de croître. C'est pour nous une satisfaction ; le rôle essentiel d'un musée, n'est-il pas d'être un auxiliaire de l'éducation ?

LA BIBLIOTHÈQUE

Dès 1961, un premier fonds de livres à caractère archéologique et scientifique, donnés à la Société, a permis de constituer une petite bibliothèque. Complétée par des donations, des achats annuels, des abonnements et des échanges, elle s'étoffe petit à petit.

Le premier bibliothécaire, M. MICHARDIÈRE, a procédé au classement et au répertoire initial, travail poursuivi par son successeur, M. BHADRAVADI. Actuellement, le bibliothécaire est M. Max AUBRUN, qui déploie une grande activité tant pour les achats du nouveaux ouvrages que pour la remise

en état, et spécialement la reliure des plus utilisés, et que pour la constitution des fichiers, notamment un fichier analytique sur cartes perforées.

Ouverte aux membres de notre Société, la bibliothèque leur offre maintenant un bon éventail d'ouvrages documentaires d'un grand intérêt, en particulier sur ce qui touche à l'histoire et à l'archéologie locale et régionale.

PARTICIPATION A DES ACTIVITES EXTÉRIEURES

Pour préluder aux manifestations qui devaient marquer, en 1975 ; « l'année européenne du patrimoine architectural », une série d'expositions a eu lieu en 1974 dans un grand nombre de « ville d'art » et de « villages de tradition » de France. La Municipalité de Chauvigny, pressentie par l'Autorité préfectorale, a accepté d'y participer et a chargé la Société Archéologique et le Centre Culturel de la réalisation de l'exposition « Chauvigny ville d'art ». Ouverte le 15 octobre 1974, dans les locaux du Centre Culturel, cette exposition a fait partie, en 1975, d'une sélection régionale des six meilleures expositions de villes d'art, présentée à Poitiers, dans la grande salle de l'Hôtel de Rochefort (Secrétariat d'Etat à la Culture). Elle réunissait des plans, des photographies, des gravures et une sélection d'objets anciens, sculpture et poteries.

1976 étant, en Poitou-Charentes, « l'année romane » marquée, dans toute la région, par des manifestations artistiques et des « animations », Chauvigny, riche en monuments romans, ne pouvait rester à l'écart. La Société archéologique a décidé d'y participer en réalisant, avec le concours de deux cinéastes amateurs, MM. PAPILLAULT et MORISSON, un film en couleurs ; « Chauvigny roman ». En prêtant son concours aux animations organisées par le Centre culturel et en présentant des conférences sur des sujets médiévaux, dont la première, consacrée par M. le Président ROGER aux chemins de Saint-Jacques, a conduit un auditoire charmé sur les pas des pèlerins de France en Galice.

INVENTAIRES

☞ LE PRÉ-INVENTAIRE :

Chargée en 1969, par la Commission régionale d'Inventaire, du pré-inventaire des richesses artistiques du Canton de Chauvigny, notre Société s'est aussitôt mise au travail. La tâche s'est révélée passionnante et très enrichissante : visites et enquêtes sur place, prise de nombreux clichés photographiques, exécution de relevés sommaires, rédaction de fiches descriptives. Elle a beaucoup appris aux membres de l'équipe qui s'y est consacrée.

À l'heure actuelle, toutes les communes du Canton, sauf Chauvigny, sont terminées. Pour Chauvigny, une grande partie de la ville est faite ; il reste la partie rurale de la commune. Précisons qu'un exemplaire des dossiers (la minute) est conservé dans nos archives et que le texte des fiches est publié dans « le Pays Chauvinois » à raison d'une ou deux communes par numéro.

☞ L'ENQUÊTE D'ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE :

Une œuvre analogue a été entreprise en France de 1975 et commence à s'étendre ; il s'agit d'un inventaire des installations, immeubles et objets industriels anciens, portant essentiellement sur les XVIII^e et XIX^e siècles.

Notre Société, là encore a répondu présent et a commencé ses premières enquêtes. Le champ d'action est vaste ; en effet, il ne s'agit pas seulement des usines et grands ateliers, mais de tous les

établissements où l'on fabriquait ou transformait : les moulins et les fours à chaux dans ce cadre ; or, ils sont nombreux dans la région.

Avant de terminer ce trop long exposé, nous voudrions dire deux choses :

La première, c'est que, sans forfanterie, mais aussi sans fausse modestie, nous avons conscience de la place de la Société Archéologique a prise dans notre cité. Son rôle y est double :

- Aux Chauvinois, elle a fait prendre conscience de ce que le présent prend ses racines dans le passé et en tire sa force ; elle contribue ainsi à leur faire aimer davantage leur petite patrie.

- Aux personnes de l'extérieur, elle s'efforce de présenter notre ville et sa région sous son meilleur jour, de la leur expliquer et, partant, de la faire aimer. Elle favorise ainsi son rayonnement et sa promotion touristique.

Le deuxième, c'est que cette action, déjà longue, les études et les réalisations que nous venons d'évoquer n'ont été possible que grâce aux patronages, aux appuis et aux dévouements qui ne nous ont pas été ménagés :

Patronage de la Société des Antiquaires de l'Ouest, au moment où nous avons fait nos premiers pas sur les chemins parfois rocaillieux de l'étude. J'évoquerai ici le mémoire de M. François EYGUN, dont la rigueur scientifique peut-être citée en exemple et qui ne nous a pas ménagé ses conseils.

Appui si efficace de la Municipalité de Chauvigny, dont trois Maires successifs : M. TOULAT, qui a présidé le premier de nos destinées ; le regretté M. LATHUS et M. GONNARD, ont toujours aidé notre action et sans lesquels notre musée n'existerait pas.

Appui du Conseil Général de la Vienne, qui nous a subventionnés lorsque nous avions à faire face à des dépenses exceptionnelles d'investissement.

Dévouement de nos membres actifs – oh combien actifs ! – Prêts à toutes les tâches, même les plus rebutantes, même les plus obscures.

Aide enfin et soutien moral de tous nos adhérents proches ou lointains, dont beaucoup nous écrivent pour nous remercier, ce qui nous touche profondément.

Concours discret (et parfois anonyme) de très nombreux donateurs, qui ont permis à la section folklorique du musée de se constituer.

Que tous trouvent ici l'expression de notre gratitude.

Grâce à eux, la Société Archéologique n'est pas un petit cercle fermé et replié sur lui-même, mais bien la Société de tous les chauvinois : je veux dire de tous les habitants et amis de notre Pays chauvinois.

Pierre SAILHAN.

L'HISTOIRE VÉCUE PAR LES HUMBLÉS

Le cahier de chansons d'un militaire du Canton de Chauvigny en 1899

Léon-Louis MAZEREAU, mon grand-oncle est né à Chalache, commune de Fleix, en 1877, six années seulement après la fin de la guerre de 1870-1871, qui avait conduit les Prussiens jusqu'aux portes du Poitou. Son père, mon arrière-grand-père, Albert MAZEREAU, était un modeste entrepreneur de maçonnerie qui éleva ses deux fils dans l'estime d'un métier honorable et en fit deux goujats, puis deux maçons. Aucun des trois ne limitait là son art, ils surent cuire le pain, monter le « bornâ » ou ruche de bois et de paille, construire la table de merisier comme le lit à rouleaux, sculpter la tombe de calcaire dur comme plus tard le monument aux morts. Ils savaient, est-il besoin de le dire, tailler la vigne et faire le vin, enter le poirier sur l'épine, élever la chèvre et soigner l'âne.

Mais revenons à Léon-Louis MAZEREAU. On ne sait trop comment quoiqu'il me semble bien qu'il m'ait confié un jour qu'il le devait à la protection du Général PAPUCHON, de La Puye, il accomplit son service militaire au régiment des Sapeurs-Pompiers de Paris. Il en revint en 1901 sans avoir perdu l'assurance qu'il avait en partant, mais avec en plus toute celle que donnait à l'époque un aussi long séjour dans la capitale de la France. Combien de fois l'ai-je entendu décrire le départ au feu tout comme ses performances à la barre fixe ; il n'y faisait pas moins – assurait-il - que le grand soleil et le triple saut périlleux à la sortie !

J'ai recueilli de ce temps-là un document plus crédible que ces récits ; le « cahier de chansons » qu'il a recopié entre le 1^{er} février et le 1^{er} novembre 1899. Vous avez certainement vu de ces « cahiers de chansons » : qui servaient pour toutes les noces et pour tous les banquets de la vie. Celui-là est écrit comme les autres, sur du papier d'écolier à une seule ligne, bien jauni, à l'encre noire ; selon toute vraisemblance avec une plume dure. Chaque chanson est bien titrée avec des lettres fantaisies et le souci de modifier le caractère de récriture. La plupart des feuillets sont agrémentés de dessins certains prenant parfois une page entière : c'est le pompier qui sauve une femme évanouie dans ses bras, c'est le soldat en pantalon rouge qui accoste la nourrice assise sur un banc du Jardin des Plantes, c'est le bouquet de roses. Les illustrations sont à l'image du contenu de ce recueil de 269 pages - eh, oui ! 269 pages avec table de matières pour 91 titres ! Elles sont aussi variées que le sujet même, de ces chansons. Il y en avait selon toute vraisemblance, pour tous les goûts de l'époque.

Les chansons tout à l'honneur du régiment d'abord, comme « Morts au feu », avec son refrain,

*« Au feu, sapeurs-pompiers, au feu, quel ravage
Viens sauver les parents, les pères, les amis
Tous nous pouvons compter sur ton noble courage
Car il est la devise des sapeurs-pompiers de Paris ».*

Quelques rares chansons qualifiées traditionnellement, à tort, de poétiques, comme « Poète et Rossignol » :

*« Adieu beau rossignol
 Adieu tes mélodies
 Le bois et les prairies
 Ne verront plus ton vol
 Et pour mes rêveries
 Plus rien du rossignol... »*

Bon nombre de chansons guillerettes annonçant le « comique troupier » et son goût si douteux, comme « le devoir avant tout ».

*« Quand j’partis au service
 Rejoindre mon régiment
 Le caporal Ulysse
 M’dit confidentiellement
 Quand tu feras l’exercice
 Attention Pitou
 Dis-toi : Faut que j’obéisse
 Le devoir avant tout !... »*

Et puis des chansons devenues célèbres : « La Paimpolaise », « La Vois des Chênes », « En revenant d’la r’vue ».

Quand il avait fini de les recopier, il écrivait parfois quelques lignes supplémentaires pour signaler tel ou tel événement ou espoir :

« Fait à l’Etat-Major le 15 mai 1899, je vais faire deux heures de faction et puis il sera 10 heures, j’irai me coucher, quel bonheur je vais voir passant plus de vingt petites coquettes j’en embrasserais au moins une le temps passera plus vite. »

« Fait par L. MAZEREAU étant de garde au poste de Plaisance à 7 heures du soir avec l’espérance d’aller roupiller et en se réveillant on dira 834 demain matin, après on ira voir Louise B... »

« Fait à l’infirmerie le 30 juin 1899 par Léon MAZEREAU qui conte encore 807 jours demain matin et ensuite à la fuite pour Chalache on ira reprendre les outils et tailler les pierres. »

« Fait par Léon MAZEREAU le 22 septembre 1899, c’est encore 667 demain matin, dans trois jours on part en permission de quatre jours pour les noces de mon frangint. » (Le « frangint » fut mon grand-père.)

Mais il est d’autres chansons du cahier de mon grand-oncle dont je voudrais vous entretenir parce qu’elles s’introduisent très précisément dans un moment de notre histoire nationale ; ce sont les chansons patriotiques.

À vrai dire, on pourrait penser qu’elles sont peu nombreuses ; on n’en compte guère que 10 sur 91 chansons du cahier. Mais, si l’on reporte aux manuels en usage dans les écoles publiques de ce temps, on s’aperçoit qu’il n’en est rien ; un livre comme « le Français par les textes », de BOUILLOT, contient 6 textes patriotiques sur 128 dans son édition de 1904 ; un recueil de poésies comme « Choix de poètes du

XIX^e siècle », de MERLET, publié vers 1890, en contient 40 pour 341.

On s'aperçoit ainsi que le nombre des chansons patriotiques écrites dans le cahier de mon oncle s'inscrit dans les données statistiques de l'éducation distribuée autour de 1900.

Quels en sont donc les titres ? Les voici dans l'ordre de la copie des textes ;

- Le brave
- Le Drapeau tricolore
- Serrez vos rangs
- La dernière Chique
- Le Conscrit
- La Voix des Chênes
- La Mendiante de Strasbourg
- En revenant de la Revue
- Le Départ des Conscrits

On y retrouve un point des plus sensibles de la pensée populaire d'alors ; le sentiment de la mutilation nationale par la perte de l'Alsace et la Lorraine. Qui ne concourait, en 1899, à le ranimer au besoin ? l'école, l'église, l'armée, la politique ne rencontraient guère de concurrents en dehors des petites minorités. Écoutez « La Mendiante de Strasbourg » :

*« La neige tombe à la porte de l'église
Pâle est glacée une enfant de Strasbourg
Tendant la main sur la dalle assise
Et reste là malgré le froid du jour
Un homme passe à la pauvre il donne
Mais elle a vu l'uniforme allemand
Et repoussant aussitôt son aumône
À l'officier elle répond fièrement :*

*Gardez votre or je garde ma souffrance
Soldat passez votre chemin
Je suis une enfant de la France
Aux Allemands je ne tends pas la main.*

*Mon père est mort sur le champ de bataille
Je ne sais pas l'endroit de son cercueil
Ce que je sais c'est que votre mitraille
M'a fait porter une robe de deuil.
Mais en priant dans cette cathédrale
Ma mère hélas sous les toits écroulés
Tombe sanglante une nuit sous la dalle
Frappée au cœur par un de vos boulets.*

Gardez votre or...

*J'ai tout perdu famille et Patrie
Et notre terre est rougie de leur sang*

*J'ai tout perdu mais j'ai gardé la vie
C'est que j'attends l'heure du châtimement !
Elle viendra, toute chaîne se brise,
Mais il fallait vous mendier mon pain
J'aimerais mieux au seuil de votre église
Mourir un jour de misère et de faim.*

*Gardez votre or je garde ma souffrance
Soldat passez votre chemin
Je suis une enfant de la France
Aux Allemands je ne tends pas la main. »*

Nos pères et nos grands-pères lisaient et relisaient alors avec émotion « Le tour de France par deux enfants - Devoir et Patrie », qui demeure le livre scolaire le plus édité jusqu'à ce jour. Il présentait les aventures de deux enfants lorrains de Phalsbourg. Rappelons-en quelques lignes des premières pages, elles racontent la mort du père d'André et de Julien :

« ...Le père essaya un faible sourire, mais son œil, triste encore, semblait attendre d'André quelque autre chose. André le voyait inquiet, il cherchait à deviner ; il se pencha jusqu'auprès des lèvres du moribond, l'interrogeant du regard. Un mot plus léger qu'un souffle arriva à l'oreille d'André : France !

« - Oh ! s'écria le fils aîné avec élan, soyez tranquille, cher père, je vous promets que nous demeurerons les enfants de la France ; nous quitterons Phalsbourg pour aller là-bas ; nous resterons Français, quelque peine qu'il faille souffrir pour cela.

« Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres paternelles. La main froide de l'agonisant serra d'une faible étreinte les mains des deux enfants réunis dans la sienne, puis ses yeux tournèrent vers la fenêtre ouverte par où se montrait un coin du grand ciel bleu ; il semblait chercher par delà l'horizon cette frontière reculée de la chère patrie où il n'irait pas... »

Chacun sait aujourd'hui que l'école entretenait ce sentiment de frustration nationale ; les livres de géographie, par exemple, faisaient en leurs cartes un sort spécial à l'Alsace et la Lorraine ; elles n'étaient en effet, coloriées ni comme l'Allemagne, ni comme la France ; bref, elles n'étaient plus françaises certes, mais elles ne pouvaient être considérées comme allemandes.

Il régnait alors un état d'esprit qu'il est impossible d'imaginer aujourd'hui le peuple, et particulièrement le monde rural, très largement le plus nombreux, étant, sauf rare exception, persuadé de la noblesse de l'intention de l'armée française comme de son bon droit.

La chanson « Le départ des Conscrits » l'exprime sans ambiguïté :

*« Les bleus tiendront ferme le drapeau
Qu'on ose attaquer la frontière
Comme un seul homme la France entière
Se lèvera pour risquer sa peau
Le sabre au poing la rage au cœur
Le premier rang sera pour les bleus*

*Mais avant de partir chacun rentre
Chez sa mère et lui dit joyeux*

Refrain :

*Adieu maman j'emmène papa
Nous allons venger la patrie
Fais de la charpie et ne pleur pas
Embrasse-nous bien chère mère chérie
Adieu maman j'emmène papa
Car pour exterminer la race
Il faut toute la classe*

Veut-on rappeler la possibilité du suprême sacrifice, celui de sa vie ? Voici la chanson « Serrez vos rangs » dont mon grand-oncle enveloppe le titre dans les plis d'un drapeau bleu, blanc, rouge :

*« La voix du canon résonne
L'air tout empoudré frissonne
Serrez vos rangs mes enfants
C'est le cri de la mêlée
Et l'écho de la vallée
Répétez : serrez vos rangs !*

*On marche au pas de gymnastique
La fièvre se communique
Par les yeux étincelants
On croise la baïonnette
Et chaque officier répète :
En avant, serrez vos rangs !*

*On avance à la mitraille
Fait la part de la bataille
On enjambe les mourants
Gloire à celui qui succombe
Dit le commandant qui tombe :
En avant, serrez vos rangs !*

*Commandant et capitaine
Sont là, couchés dans la plaine
Il reste le lieutenant.
Allons dit l'un d'eux qui crie,
Pour l'honneur et la patrie,
En avant, serrez vos rangs !*

*Le plomb creuse les poitrines
Le sang creuse les ravins
La rude voix du sergent
Couvrant l'ouragan des balles
On entend par intervalles :*

En avant, serrez vos rangs !

*Sans officiers et sans guide
Ils avancement intrépides
Un caporal de vingt ans
Rassemble les escouades
Leur dit : Allons camarades
Pour mourir serrez vos rangs !*

*À travers les éclats de foudre
Ils sont tombés noirs de poudre
Le dernier de ces vaillants
Cria : Vive la France !
Et l'écho répondit : France,
En avant, serrez vos rangs ! »*

À la fin du dernier couplet, presque aussi grand que la page, on peut voir, dessiné avec grand soin, un drapeau tricolore, bleu, blanc, rouge en ses plis, bleu, blanc, rouge sur la hampe avec trois longs rubans noués qui descendent en frémissant, l'un bleu, l'autre blanc, le dernier rouge. Et l'on peut lire ces mots dessinés avec application sur l'étoffe même :

*« HONEUR ET PATRIE
COURAGE ET DEVOUMENT »*

Cette exaltation remonte en fait à des temps très lointains et se retrouve dans bien des chansons populaires avec des présentations variant selon la sensibilité de l'époque. On croirait entendre, par exemple, le soldat de Napoléon, Coignet, grenadier de la Garde impériale, qui, dans ses mémoires, relate un épisode de la bataille de Wagram en 1809.

Cliché non disponible

« Les cinquante pièces du canon des Autrichiens tonnaient sur nous sans que nous puissions faire un pas en avant, ni tirer un seul coup de fusil. Qu'on se figure les angoisses que chacun endurait dans une pareille position, on ne pourra jamais le dépeindre... Les boulets tombaient dans nos rangs et enlevaient les files de trois hommes à la fois, les obus faisaient sauter les bonnets à poil à vingt pieds de haut. Sitôt une file emportée, je disais : Appuyez à droite, serrez les rangs ! Et ces braves grenadiers appuyaient sans sourciller... »

Lorsque mon grand-oncle recopiait ces chansons, combien d'écoliers de France apprenaient « En Avant », de Paul DÉROULÈDE ? Assurément la très grande majorité, en tout lieux. Ma mère l'apprenait à l'école publique de Fleix, la mère de ma femme l'apprenait à l'école catholique des Sœurs de Civaux. Il faut bien dire qu'aujourd'hui notre regard sur les paroles est sévère, mais en ce temps-là ?

*« En avant !
Le tambour bat, le clairon sonne ;
Qui reste en arrière ? ... personne !
C'est un peuple qui se défend.*

*En avant !
 Gronde canon, crache mitraille !
 Fiers bûcherons de la bataille,
 Ouvrez nous un chemin sanglant.
 En avant !*

*Le chemin est fait ; qu'on y passe !
 Qu'on les écrase, qu'on les chasse !
 Qu'on soit libre au soleil levant !
 En avant !*

*En avant ! tant pis pour qui tombe
 La mort n'est rien. Vive la tombe
 Quand le Pays en sort vivant.
 En avant ! »*

Voici enfin transcrite à la caserne de pompiers de Port-Royal la chanson « Le Drapeau Tricolore » :

*« Je suis heureux d'être parmi tant de braves
 Nommé pour porter l'étendard*

*Nuit et jour je le suis du regard
 Dans les combats ce signe de vaillance
 Viens nous guider comme un être nouveau
 Me rappelant les gloires de la France
 De mes bras puissants je porte mon drapeau*

*Bien que je voie l'ennemi dans la plaine
 A moi, à moi, secourez mes amis
 Sabrez, sabrez, ces couleurs m'appartiennent
 Oh régiment, sabrez donc l'ennemi !
 Et si je meurs, faites-moi l'espérance
 De me venger jusque dans mon tombeau !
 Son œil mourant se tourna vers la plaine
 Et son drapeau fut son humble tombeau. »*

En ce temps, dans les humbles écoles de nos villages, on apprenait « Le Drapeau » de Marie VALANDRE. On y retrouve la même illusion à la mort consentie pour la défense de la patrie, symbolisée par le drapeau.

LE DRAPEAU

*« Le brouillard de décembre voilait au loin la plaine ;
 Les morts dormaient, fauchés comme des épis blonds ;
 La mère grelottant sous son manteau de laine.
 Allait, cherchant son fils au revers des sillons.*

*Quand elle le trouva couché dans la poussière.
Son drapeau l'entourait, doux linceul du vaincu !
Et l'enfant, appuyé sur l'angle d'une pierre,
Reposait calme et fier comme il avait vécu. »*

Ainsi, aussi modeste qu'il apparaisse, le cahier des chansons de mon grand-oncle LÉON MAZEREAU n'apparaît pas anodin dès qu'on prête attention. Il est bien le reflet convenable d'un regard populaire patriotique de ses caractéristiques des années 1900, tout orienté vers une guerre à venir.

Cliché non disponible

Certes, l'étude du détail des mentalités de ce temps laisse apparaître bien des orientations différentes que reflètent les chansons de Gaston COUTE le Beauceron ou de MONTEHUS le Parisien, les unes anti-militaristes, les autres anarchisantes ou pacifistes. Mais, en nos campagnes poitevines, autant que j'ai pu entendre nos pères et grands-pères, c'est la voix des chansons semblables à celles que copiait mon grand-oncle qui les habitait aux premiers jours de la guerre, en 1914. C'était l'écho de « La Voix des Chênes » transcrite sur ce modeste cahier dès 1899 :

*« Il me souvient qu'un jour je parcourais
Le grand pays de l'antique Lorraine
Je m'arrêtais près des vieilles forêts
Pour écouter ce que disaient nos chênes.
Un vieux géant roi de l'immensité
Parlait longtemps de notre belle France
Comme un clairon sonnant délivrance
Enflant sa voix il cria : Liberté !*

REFRAIN :

*Lorrains, la liberté plane à travers vos plaines
Ecoutez à l'obscurité la voix des chênes
Elle chante la Liberté
Elle chante la Liberté
L'immense voix, l'immense voix des chênes. »*

Longtemps après, entre 1940 et 1944, alors que près d'un demi-siècle s'était écoulé, il arrivait fréquemment que les passants attardés le soir sur la place aux grands ormes de Jouhet puissent entendre : « Ici Londres, les Français parlent aux français !... » Mon grand-oncle LÉON MAZEREAU écoutait la voix de la France libre. Il tenait une petite épicerie de campagne dans sa cuisine même et ne cachait point ses opinions, sans précautions ; si la porte était ouverte, eh bien elle demeurerait ouverte ! Ce qui fit que tout naturellement, dès le départ des troupes allemandes, il fut nommé Président du Comité de Libération de Jouhet. Son éducation scolaire et militaire y fut-elle pour quelque chose ? Qui le saura jamais ?

Pierre MORISSET.

SUR UNE TÊTE GALLO-ROMAINE TROUVÉE A SAINT-JULIEN L'ARS

Par Gilbert Charles PICARD, Correspondant à l'Institut
Professeur à l'Université de Paris (Sorbonne).

Trouvée il y a quelques années à proximité de la voie romaine de Poitiers à Argenton, cette tête calcaire, haute de 0,25 m, est un document capital pour la connaissance des origines de l'art gallo-romain.

Elle doit être comparée d'abord, à mon avis, à des œuvres métalliques, telles que le Dieu de Bouray (R. LANTIER, *Mon. Piot*, 1934, p. 35 et pl. III) ou les masques de la forêt de Compiègne (*ibid.*, p. 52, figure 18).



En particulier, le profil de la tête de saint Julien est étonnamment proche de celui du Dieu de Bouray : front très bas prolongé exactement par le nez rectiligne, arêtes vives du nez et de l'arcade sourcilière, formant entes elles un angle droit, grands yeux en amandes extrêmement proches du nez. La seule différence importante concerne la bouche, beaucoup plus lippue dans la tête poitevine. Le traitement des yeux de celle-ci est remarquable : l'évidemment circulaire de la prunelle ne doit pas être confondu avec l'incision qui marque l'iris dans les sépultures des II^e et III^e siècle après J.-C., comme la tête des arènes de Paris (P.M. DUVAL, *Paris Antique*, fig. 100), qui présenterait pourtant quelques analogies avec celle de saint Julien ; la cavité circulaire était évidemment destinée à recevoir une pastille d'émail semblable à celle qui continue d'animer d'une vie singulière un des yeux du Dieu de Bouray (voir la belle photo en couleur sur la couverture du n° 9 d'« *Archéologia* », 1966). Le traitement de la chevelure, en grosses mèches floconneuses, peut être comparé avec celui des masques de la forêt de Compiègne. Ces rapprochements permettent de dater la tête de saint Julien du premier siècle de notre ère. Le groupe auquel elles appartient a été créé par des artistes gaulois imitant des œuvres grecques de style sévère (de là le « nez grec », le traitement des arêtes vives), qui étaient à la mode à Rome à ce moment.

La coiffure et la couronne de feuilles de chêne, ornée dans l'axe d'un médaillon circulaire ; il s'agit donc de la couronne civique – décoration militaire récompensant les soldats ayant sauvé un citoyen au combat et qui fut décernée à Auguste en tant que sauveur de tous les citoyens. Elle devint aussi l'emblème du pouvoir impérial (A. ALFOLDI, « Die 3wei Lorbeerbaume des Augustus », 1973). Je ne connais pas d'exemple d'une divinité coiffée de la couronne civique, du moins si l'on fait abstraction du « *Genius Augusti* » figuré avec les attributs d'un dieu, mais ayant le visage d'un empereur. En revanche, il existe d'assez nombreuses statues divines coiffées de la couronne de laurier à médaillons, qui est aussi un insigne impérial (Génie ailé d'ENTRAIN-ESPÉRANDIEU, 2284 ; Apollon du Théâtre de Carthage, Cat. Musée Alaoui, Suppl., p. 46 et pl. XXVIII, n° B 939 ; Hercule de Carthage, ibid. p. 49 et pl. XXXIX, 3, n° B 962). Les problèmes très complexes posés par ces monuments n'ont pas été étudiés de façon systématique et ne peuvent naturellement pas l'être ici.

La couronne civique d'Auguste était sculptée sur l'autel fédéral des Gaules, à Condante, près de Lyon (A. AUDIN et P. QUONIAM, *Gallia*, XX, 1, 1962, p. 108). Elle était reproduite avec des lauriers qui l'encadraient héraldiquement, dans chaque cité, par des autels inspirés de ceux qui dressaient à Rome des Vicomagistri. Un de ces autels, trouvé à Ringen, près de Clèves, porte une dédicace de Rèmes à Mas Camulus pour le salut de Néron (ESPERANDIEU, 6595 = CIL XIII 8701) : nous avons là le témoignage de l'étroite liaison établie entre le culte impérial et les cultes de tradition celtique. C'est cette liaison qui explique que la divinité de saint Julien soit coiffée de la « *Corona civica* ». En principe, cette couronne ne peut être portée par une déesse ; malgré l'aspect très féminin de la tête, il n'est donc pas impossible que le personnage soit un dieu à longue chevelure, Apollon par exemple. Mais peut-être les dédicants ne connaissaient-ils pas bien les règles de la religion romaine ! En tout cas, la statue devait être abritée dans un de ces sanctuaires routiers qui ont été étudiés par A. GRENIER (*M.A.G.R.* II « VI », pp. 224 sqq). le fait que ce sanctuaire se soit trouvé sur la route de Limonum à Argentomagus – Bourges et Lyon – a pu contribuer à y développer un culte apparenté à celui de l'autel fédéral.

G. CH. PICARD (Nov. 1976).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- R. LANTIER : « Monuments » - Piot 1934, page 35 (planche III).
 Catalogue du Musée d'Alaoui (musée du Bardo).
 « Manuel d'archéologie gallo-romaine », de GRENIER.
 ESPERANDIEU : « Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine ».

RAPPORT D'ACTIVITÉ 1975 - 1976

Par ses activités aussi nombreuses que diverses, la Société Archéologique a démontré, de nouveau, au cours de l'année 1975-76, que sa vitalité ne cesse de se renforcer. Ce rapport, qui a pour but d'informer nos adhérents des réalisations de notre Association, leur fera découvrir, comme je l'espère, qu'elle connaît un nouvel essor.

Une abondante correspondance a maintenu les rapports et les échanges avec d'autres sociétés. Les contacts avec les associations locales se sont poursuivis.

PUBLICATONS DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

- Parution du n° 14 du **Pays Chauvinois**. À noter des articles intéressants sur le plan local.
- « La Ville forte de Chauvigny » (Pierre SAILHAN).
- « Manufacture de porcelaine à Chauvigny » (Jacques TOULAT).
- Une rubrique nouvelle ; « Chauvigny par les livres » (Max AUBRUN), qui a pour but de répertorier tous les ouvrages et articles concernant notre région.
- Le n° 15 est en préparation.

BIBLIOTHÈQUE ET PUBLICATIONS REÇUES

Voir compte-rendu Max AUBRUN.

INVENTAIRES

- Pré-inventaire des monuments et richesses artistiques du Canton.

Après sortie et prospection et rédaction de fiches s'y rapportant, M. SAILHAN a mis au net et recopié 52 dossiers complets avec 106 photos représentant le travail de l'année 1975. Ce travail concerne les communes de Morthemmer de la Chapelle-Morthemer, ainsi que différents quartiers de la ville de Chauvigny. La prospection de Chauvigny rural est en cours, commencée par la Rivière-au-Chiray et Artiges.

- Inventaire d'archéologie industrielle ; complément par M. Max AUBRUN d'une carte mentionnant les croix et les moulins et inventaire des établissements industriels anciens.

- Prospection dans la région de Chauvigny, dans le Canton de St Julien-l'Ars, des voies antiques et médiévales par MM. CAMUS et RICHARD.

MANIFESTATIONS EXTÉRIEURES

- **Année Romane :**

Film « Chauvigny roman », réalisé par M. et M^{me} Jacques PAPILLAULT, MM. NÉRISSON et Max AUBRUN, en collaboration avec la Société Archéologique. La séance officielle de présentation de ce film aux autorités et au public, suivie d'une projection de diapositives consacrées au pré-inventaire, dans la salle des fêtes de la Mairie, fut un succès.

Visites commentées de la Ville Haute ; contactée par la Caisse Nationale des Monuments Historiques, la Société Archéologique, bien que cette activité plutôt touristique ne soit pas de son ressort, s'est arrangé pour en faciliter l'organisation et s'en réjouit.

- **Banquet** du 22 novembre 1975 à Bonneuil-de-Saint-Martin ; Bonne participation. On a beaucoup apprécié les chansons patoises de M. GIRAUD.
- **Causerie – Projection** de M. ROGER sur le pèlerinage de St-Jaques-de- Compostelle le 28 avril, dans le cadre de l'année romane.
- **Excursion annuelle** du 9 mai dans la région du proche Limousin – Itinéraire : Rochechouart, Châlus, St-Yriex, Coussac, Pierre-Buffière, Solignac. Retour par Limoges.
- **Travail sur Chauvigny** exécuté par M. CHAUVET et quatre élèves architectes de l'Ecole de Bordeaux, en deux séances, les 24 novembre et 1^{er} décembre sous la direction de M. SAILHAN.
- **Fouilles** (voir rapport M. CAMUS) :
An cours des séances mensuelles, présentation par MM. CAMUS et RICHARD d'une tête gallo-romaine trouvée à Saint-Julien-l'Ars et d'objets trouvés au chantier d'Asnières-de-Pouillé.

MUSÉE

- **Activités :**
Excellente année pour la fréquentation du Musée. Peut-être le soleil y est-il pour quelque chose, mais les visiteurs y furent plus nombreux que jamais depuis sa création. Et, en connaisseurs, ils en ont apprécié la tenue autant que la présentation agréable, variée et animée.
Ils ont témoigné beaucoup d'intérêt au nouveau Guide de Chauvigny.
On a pu dénombrer une cinquantaine de groupes parmi eux des Acadiens, venant de Louisiane.
- **Agrandissement du Musée :**
Les travaux se sont réalisés selon les plans de M. SAILHAN et la nouvelle salle où est exposé le gros matériel agricole ou artisanal installé.
Notons les trouvailles faites au cours des terrassements ; un fragment de statue d'évêque attribuable au XIV^e siècle, qui pourrait représenter saint Martial, et une pierre romane avec entrelacs.
- **Modification de la salle des Chevaliers**
Installation de quatre nouvelles vitrines provenant des musées de Poitiers. Consacrées au gallo-romain, elles ont permis d'amplifier la présentation des vestiges de cette époque.
- **Dons :**
A chaque séance mensuelle, nous pouvons en enregistrer quelques-uns. Une fructueuse récolte d'outillage agricole collectée par MM. AUBRUN et POTHET a permis d'aménager la nouvelle salle du Musée.

TRAVAIL AU CHÂTEAU BARONNIAL

En attendant la reprise des fouilles, l'estacade du château a été passée au carbonyle par les soins de M. GUERIN.

En conclusion : la Société Archéologique a vingt ans et entame avec enthousiasme une troisième décennie dans la recherche de ce passé qu'elle aime et respecte, mais qu'elle garde à cœur de conserver en le ressuscitant.

Dans le contexte de notre monde actuel, je pense que chacun d'entre vous sera persuadé que son œuvre enrichissante est un moyen de préserver une certaine qualité d'âme de vie.

Micheline ROSIER.

FOUILLES ET DÉCOUVERTES

Gênées par la sécheresse, les fouilles et découvertes se sont cependant soldées par des éléments positifs en 1976.

- Sondage d'Asnières :

Les éléments recueillis en 1975 ont été étudiés et classés. Les premiers résultats sont maintenant exposés au Musée de Chauvigny. Il reste cependant beaucoup à faire pour la reconstitution de poteries et céramiques. Les derniers sondages nous ont permis de trouver une monnaie gauloise, petit bronze sur le flanc coulé qui paraît être de l'extrême fin de l'indépendance gauloise.

La sécheresse a eu un avantage certain, celui de dessiner sur le sol un troisième bâtiment de 25 m de long, proche des précédents et perpendiculaire à ceux-ci.

Les premières conclusions tirées de ce sondage paraissent se vérifier. Tout ce que nous avons trouvé jusqu'à présent nous met en présence d'un ensemble allant des dernières années avant J.C. ou début du I^{er} siècle jusqu'au milieu du II^e siècle.

Le sondage en cours maintenant dans le troisième bâtiment nous apportera peut-être des éléments nouveaux. Mais, déjà, une moitié de sesterce, frappé à Nîmes, avec la tête d'Auguste et au revers un crocodile, finement ciselé, nous ramène encore au début du I^{er} siècle.

- Donjon et Château des Evêques

Les quelques sondages semblent bien apporter la confirmation de la présence d'un donjon antérieur à celui du XII^e siècle et entièrement entouré par ce dernier, à une distance variable de 2 à 3 mètres. Cet ancien donjon pourrait faire partie d'un ensemble de fortifications avec ce que nous avons appelé jusqu'à présent le « petite enceinte » - ensemble qui serait peut-être à l'origine de l'établissement des Evêques de Poitiers à Chauvigny. La suite des recherches nous apportera, espérons le, des précisions sur ces constructions qui ont été dérasées lors de l'élévation du donjon du XII^e siècle.

Ce qui est actuellement visible dans l'angle sud-ouest nous met en présence d'une muraille en gros appareil rectangulaire, d'environ 1,20 m d'épaisseur. Il semblerait que la muraille ouest soit en maçonnerie ordinaire.

Les recherches dans la région nous ont amené à la connaissance d'un aqueduc gallo-romain sur la commune de Salle-en-Toulon et d'une sculpture gallo-romaine trouvée dans un champ vers Saint-Julien-l'Ars. Ces deux trouvailles font l'objet d'articles séparés.

Les recherches ont porté également sur l'étude des anciennes voies romaines et du moyen âge dans la région de Chauvigny. Cela a permis la connaissance des anciennes croix de carrefour et des nombreux moulins qui existaient tant sur la Vienne que sur ses petites rivières des environs. Tout cela fera l'objet d'études et d'articles dans de prochains bulletins.

Sam CAMUS.

EXCURSION DU 9 MAI 1976

CHÂTEAU EN LIMOUSIN

« Devant nous se déroulait un pays vert et mouvant, silencieux et profond, coupé de haies épaisses, rempli d'ombres puissantes et tout mouillé d'eaux vives... Nous étions en Limousin. » Avec Jérôme et Jean THARAUD, qui ont su si bien le dire, c'est là le souvenir que garderont les trente-six touristes chauvinois de ces paysages tout de fraîcheur qu'ils découvrirent par un beau dimanche de mai.

Par Lussac-les-Châteaux et Bussière-Poitevine, nous approchons de Bellac, mais piquons vers le sud et franchissons les pittoresques Monts-de-Blond pour atteindre Saint-Junien. Nous saluons au passage, ainsi que nous le recommande notre Président, Notre-Dame-du-Pont, qu'abrite une élégante chapelle du XV^e siècle, avant de traverser la Vienne sur un pont du XIII^e à avant-becs.

À Rochechouart, notre route contourne l'éperon où se dresse l'imposant château d'Aymeric VII et de la Belle Alix ; puis, par Oradour-sur-Vayres et Tussac, elle atteint Montbrun dont nous visitons le château.

Celui-ci se présente entouré d'un beau plan d'eau dominé par un donjon du XII^e siècle, avec un corps de logis cantonné de tours rondes. La forteresse a remplacé une motte carolingienne encore visible. Le donjon carré comporte des encorbellements et mâchicoulis remarquables. Restauré par Pierre de Montbrun, évêque de Limoges en 1427 à 1456, le château a pris sa forme rectangulaire actuelle avec une tour ronde à chaque angle, porte d'entrée avec herse et pont-levis.

Dans la cour intérieure, des portes armoriées nous font pénétrer dans les habitations où nous contemplons de vastes cheminées du XV^e siècle. À l'extérieur, nous remarquons la crypte d'une ancienne chapelle et une poterne, ancienne porte d'entrée de la forteresse.

Nous gagnons ensuite Châlus, célèbre par le coup d'arbalète qui coûta la vie à Richard Cœur-de-Lion.

Du château ne subsiste que la tour du Fort, donjon rond du XII^e siècle fait de gros morceaux de granit et percé d'étroites et courtes meurtrières. C'est de cette tour que, le 26 mars 1199, partie la fameuse flèche dont Richard Cœur-de-Lion dédaigna la blessure qui s'infecta et le fit passer de vie à trépas à 42 ans !... Cette évocation sinistre est renforcée par un frisson d'horreur quand on pense que les défenseurs de Châlus, expiant la mort du roi, furent tous pendus et que l'archer criminel fut écorché vif !

L'escalade de la tour est assez laborieuse, mais nous sommes récompensés, de la plate-forme, par une belle vue sur les vieilles maisons aux tuiles brunes et la vallée de la Tardoire.

En redescendant, nous jetons un coup d'œil aux ruines d'une église du XII^e siècle et, sur l'esplanade, à un ancien bâtiment du XVII^e siècle flanqué d'une tour. Cette construction abrite un musée folklorique limousin, mais nous l'apercevons seulement par la vitre d'une fenêtre, car il est fermé. Petite déception ! mais vite compensée par l'attrait du déjeuner qui nous attend à la gare de Bussière-Galant.

Nous nous restaurons avec appétit et retrouvons des forces pour emprunter, l'après-midi, la « route arédienne » qui serpente dans les monts de Châlus et nous conduit à « Le Chalard ».

Dominant la vallée de l'Isle, d'abord village gallo-romain disparu, puis monastère fondé en 801 et détruit par les Normands, il revit aux XI^e et XII^e siècles grâce à Geoffroy et à quelques moines. Il ne

reste de l'église que le chevet et le transept. L'abside octogonale et le clocher carré percé de fenêtres « limousines » ont une allure sobre et rude. Le prieuré du XII^e siècle, accolé à l'église, a une belle salle capitulaire contenant la pierre tombale des seigneurs de Lastours.

Une visite dans le cimetière que renferme nombre de tombes très anciennes et nous partons pour Saint-Yrieix, où nous visitons la collégiale de Moutier, construite sur l'emplacement d'une abbaye fondée au VI^e siècle par un ermite nommé Aradius ou Yrieix. Un clocher porche massif du XII^e siècle, des contreforts robustes couronnés de créneaux, le portail latéral droit orné de fines voussures surmonté d'une statue du Christ retiennent notre attention. L'intérieur est une nef voûtée d'ogives avec une coursière de chaque côté ornée de modillons de têtes dont certaines fort jolies. Dans le chœur, très profond, on peut voir la châsse de saint Yrieix et, dans une niche, son chef reliquaire en bois recouvert de lames d'argent repoussé.

Avant de quitter ces lieux nous contemplons la « Tour du Plô » avec fenêtres géminées, construite vers 1243, qui faisait autrefois partie de l'enceinte fortifiée du Moutier.

Puis Coussac-Bonneval évoque, par son château, le souvenir de l'extraordinaire condottière que fut au XVIII^e siècle Claude-Alexandre Bonneval. Son histoire serait trop longue à raconter, mais notons que son destin le conduisit à Constantinople, où il devint Ahmet-Pacha avec le titre de « pacha à trois queues », qui lui donnait la préséance sur les pachas ordinaires. Il y mourut néanmoins à l'âge de 72 ans sans avoir revu son Limousin natal.

Construit au milieu du XIV^e siècle, le château conserve dans son état actuel des aspects de la puissante forteresse médiévale. Remanié au XVIII^e et XIX^e siècles, il présente un plan quadrangulaire avec tours d'angle couronnées de mâchicoulis et coiffées de toits en poivrière. Il abrite un ameublement d'époque allant de la Renaissance au Directoire, des tapisseries remarquables et des boiseries de l'époque Louis XVI.

L'après-midi étant fort avancée, nous nous contenteront d'apercevoir au loin, sans les visiter, les ruines imposantes du château de Chalusset et nous arriverons directement à Solignac.

En ce lieu s'élève une église romane à coupoles. Le monastère dont elle faisait partie avait été fondé par saint Eloi, l'intègre ministre de Dagobert.

La partie la plus remarquable de cette église abbatiale est le chevet avec ses cinq chapelles centrales. Sous la chapelle centrale, une crypte en voûtes d'arêtes avec oculus central permettait aux pèlerins de vénérer depuis le chœur les reliques de saint Areau. À l'intérieur, nous sommes émus par la pure et harmonieuse sobriété de cette église en croix latine. Nous pouvons voir sur un côté une fresque du XV^e siècle représentant saint Christophe, découverte sur un plâtre en 1951, et, dans le chœur, les trente-deux stalles sculptées des XV^e et XVIII^e siècles.

Contournant Limoges par Aixe-sur-Vienne et Nieul, nous regagnons le Poitou, satisfaits certes, mais un peu fatigués, car la journée a été longue.

Les appareils photographiques et les caméras n'ont pas chômé. Voilà qui promet de séduisantes projections qui, cet hiver, viendront ranimer les souvenirs des voyageurs.

M. ROSIER

PRÉINVENTAIRE DU CANTON DE CHAUVIGNY

COMMUNE DE VALDIVIENNE Ancienne commune de Salles-en-Toulon

1 – Église de Saint-Hilaire-de-Toulon

Elle date probablement du XI^e ou du XII^e siècle.

Avant la Révolution existait un petit campanile à deux cloches au-dessus du portail. Deux sacristies ont été ajoutées au XIX^e siècle. Il se pourrait que le sol actuel ait été surélevé à cause des inondations.

La paroisse de Toulon est citée en 1401 (Grand Gauthier). L'église était une annexe de celle de Salles.

C'est une construction rectangulaire, à chevet plat, sans bas coté. La voûte en pierre, en berceau brisé, possède quatre arcs-doubleaux.

Le portail, roman, à trois arcatures dont deux aveugles, a deux chapiteaux historiés. L'arcature de gauche est ornée d'une décoration en appareil losangé. Sous celle de droite, un bas-relief montre deux personnages nimbés ; l'un tient un marteau, l'autre est en équilibre sur un pied ; ils sont séparés par une étoile à cinq branches évidée. Le portail d'entrée comporte une archivolt à trois tores reposant sur deux chapiteaux. Celui de gauche porte une inscription ; LEO et représente des animaux dont l'arrière-train

NET

est retourné vers le haut. Celui de droite représente l'arbre de la science du Bien et du Mal avec la lettre A. Au-dessus du portail, sur la façade, une pierre carrée porte un personnage qui paraît assis sur un large trône, la main gauche tenant le montant du siège et la main droite bénissant.

A l'intérieur, des peintures paraissent avoir été refaites au siècle dernier ; mais au-dessus de la porte de la sacristie apparaissent, sous l'enduit récent, des traces de peintures anciennes. L'autel, en pierre paraît dater du XVII^e siècle. Dans la sacristie de droite se trouve un bénitier en pierre dont le fût est un chapiteau provenant de l'église de Salles. Dans le clocher, les cloches datent du 1876 et 1894.

2 – Calvaire de Toulon.

C'est probablement l'ancien calvaire du cimetière.

Aucun indice ne permet de la dater avec précision ; mais la présence de la table d'autel, qui rappelle la disposition des Lanternes des morts, indique une relative ancienneté. La croix proprement dite a été refaite en 1969.

Élevé de trois marches et dressé sur un massif rectangulaire en pierre formant autel, le fût cylindrique supporte une croix grecque, le tout en pierre de taille. Le monument a 3,20 m de hauteur.

3 – Maison ancienne au Temple.

À défaut d'autres éléments de datation, on note que les ouvertures paraissent dater du XV^e siècle. Mais peut-être sont-elles des remplois ?

La maison rectangulaire, a environ 13 m sur 6 ; elle comporte un rez-de-chaussée et un étage, desservi par un double escalier extérieur en pierres. La couverture, à deux pentes, est en tuiles canal.

Les vestiges anciens sont :

- Au rez-de-chaussée ; une porte à encadrement chanfreiné (au sud) et une petite fenêtre chanfreiné (à l'est). À l'intérieur, dans la moitié est, une porte intérieure chanfreinée et une ancienne porte dans le mur nord.

- À l'étage : dans la façade sud, deux portes d'entrée à encadrement chanfreiné, une fenêtre entourée d'un cavet avec une banquette intérieure en pierre.

4 – Calvaire de la Bréchonnaire.

Non daté ce calvaire a probablement été construit au XIX^e siècle.

Il est en pierre de taille calcaire. La croix et son fût, de section octogonale, reposent sur un soubassement cubique avec table de dessus débordante. Il n'y a pas d'inscription.

5 – Pigeonnier à la Bréchonnaire.

La Bréchonnaire (appellation actuelle), mentionnée en 1412 sous le nom de la Bréchonnère, était un fief relevant de Dienné et Verrière. RÉDET (Dict. Topographique de la Vienne) l'écrit la Bréchonnerie ;

Le pigeonnier est le seul vestige de la « maison noble » de la Bréchonnaire. C'est une tour cylindrique, coiffée en poivrière, couverture en tuiles plates, avec des lucarnes. Il a été transformé en maison d'habitation au XX^e siècle, ce qui a nécessité d'ouvrir des portes et fenêtres. Au sous-sol subsistent les nichoirs en pierre de taille.

6 – Cheminée ancienne à la Bréchonnaire

Cette cheminée provient d'une maison de la rue de l'ancien pont, à Chauvigny, démolie vers 1950 et qui aurait appartenu aux Templiers. Elle a été remontée dans la salle à manger de la maison construite au XX^e siècle en adjonction au pigeonnier de la Bréchonnaire. Dans cette opération, sa largeur a été réduite d'une vingtaine de centimètres.

Elle comporte deux jambage à colonnes engagées, avec chapiteaux évasés, supportant un manteau droit orné de moulures horizontales. Au centre, un écu sans meuble. Hotte droite.

D'après le propriétaire, le manteau, avant démontage, aurait été orné de peinture figurant une Grecque et qui ont été grattées.

7 – Château du Peu-Gauvin.

Le Peu-Gauvin est mentionné sous le nom de Puy Gauvain dans un acte de 1465 (famille Taveau). Ce n'était pas un fief.

La cour rectangulaire est bordée de bâtiments sur trois cotés : à l'ouest le logis, au nord et au sud des communs.

Le logis, surélevé, est précédé d'une terrasse sur caves voûtées. Il comprend : un corps central, rectangulaire, à rez-de-chaussée, étage et combles éclairés par des lucarnes à couvertures rondes. La toiture à quatre pentes est en tuiles plates ; et deux ailes plus basses, à rez-de-chaussée et étage, couvertes en tuiles canal. À l'ouest, une tourelle carrée à toiture pyramidale contient l'escalier.

Dans la cour, une citerne possède une belle margelle avec abri pour le treuil, le tout en pierre de taille.

8 – Église de Salle.

Le prieuré de Salles, avec son annexe de Saint-Hilaire-de-Toulon, dépendait de l'abbaye d'Airvault. L'église est sous le vocable de saint Martin. Selon une tradition locale, la nef aurait été démolie pendant la Révolution par les habitants de Toulon, par réaction contre le curé qui les obligeait à venir aux offices de Salles.

De l'ancienne église romane, il ne reste que le chœur, orné de deux chapiteaux à figures. La voûte est en cul-de-four brisé. L'autel, en pierre possède un tabernacle en bois doré. À droite de la porte subsistent des traces de peintures : fleurs de lys à pistil. La fenêtre du fond a été obturée, ainsi qu'une petite fenêtre étroite, du côté ouest.

À proximité, chez un particulier, se trouvent deux chapiteaux qui proviennent sans doute de l'église. L'un est décoré de branchages entrelacés, l'autre de feuilles stylisées.

9 – Ancien presbytère de Salles.

Le bâtiment, qui était celui de l'ancien prieuré, a été reconstruit en 1850 par Eugène VALANT, Recteur (inscription au-dessus de la porte d'entrée). Une marche porte l'inscription : P. ANDRAULT Prieur.

La maison au rez-de-chaussée et étage, a une couverture à quatre pentes, en tuiles canal. En bordure du chemin, une construction en forme de tour, couverte d'une coupole en pierres (en tas de charge), était une buanderie. À l'intérieur se trouvent un deux cuiviers en pierre de taille (ponnes). Un four à pain contigu.

10 – Maison ancienne à Chanteloube.

Chanteloube était un fief relevant de la baronnie de Morthemmer. Il est cité en 1467 (cure de Salle).

Le pignon principal comporte une porte et une fenêtre décorée d'un chanfrein. Œil-de-bœuf au-dessus de la porte. Dans le haut du pignon est aménagé un pigeonnier comportant six rangées de boulins.

11 – Chapelle du Pas-de-Saint-Martin.

Cette chapelle a l'aspect extérieur d'une simple grange, mais elle remplace probablement une construction plus ancienne. Elle renferme une roche à fleur de sol qui porte une empreinte que la tradition attribue au pied de saint Martin. Un pèlerinage y a lieu le deuxième dimanche après la Saint-Jean. Les pèlerins faisaient « le voyage » au pas de Saint-Martin et devaient faire trois fois le tour de la chapelle devant les mendiants infirmes qui disaient : « Ames charitables, ayez pitié ».

Depuis 1914, le pèlerinage se transforme en « assemblée » de tournure plus joyeuse.

La chapelle est située sur un vaste terre-plein planté de beaux chênes, à proximité d'une voie romaine que devait relier Poitiers à Cubord et à la forêt de Lussac, où se trouvait un camp.

Seule la croix décorée et accostée de volutes qui se trouve au sommet du pignon pourrait fournir un élément de datation (XVII^e siècle ?).

Une statue en bois de la Vierge, haute de 70 cm, qui se trouvait dans la chapelle, a disparu.

12 – Ancien château de Clairé.

Mentionné en 1562 (fief de Morthemmer), Clairé était un fief relevant de la baronnie de Morthemmer.

Quatre bâtiments entourent une cour. Parmi eux :

- Au sud-ouest, un ancien logis du XVII^e siècle, utilisé actuellement comme grange : rez-de-chaussée, étage, toiture à deux pentes en tuiles canal (partiellement refaite en tuiles mécaniques). Trois portes d'époque : au centre, une en anse de panier, rendue plus tard rectangulaire ; latéralement, deux en plein cintre.

- Au nord-est, le logis actuel, construit au XVII^e ou XVIII^e siècle, mais très modernisé. Il comprend un rez-de-chaussée, un étage, toiture à quatre pentes en tuiles mécaniques. Il ne subsiste d'ancien que :

- Du côté est, des panneaux en pierre de taille avec fenêtre et, attenant au logis, une porte d'entrée du XVII^e siècle ;
- À l'intérieur, une cheminée avec plaque en fonte, large de 80 cm et haute de 74, portant des armoiries : blason : de... à l'arbre de ... accompagné de deux croissants de... au chef de ... à trois étoiles de... ; supports ; deux volutes, écu timbré d'un haume ; sous l'écu, une tête d'ange ; sur le pourtour de la plaque, une guirlande de feuilles (?).

Ce blason pourrait être celui des de Besse, qui portaient ; « d'azur au pin d'argent accosté de deux croissants du même et accompagnée de trois étoiles d'or rangées en chef ».

13 – Anciennes maisons rurales à Clairé.

De deux habitations rurales situées à 50 m au sud de l'ancien château de Clairé, subsistent :

- Un bâtiment à usage de grange, dont une partie, ancienne habitation, conserve une porte à accolade et des ouvertures remployant des pierres moulurées et chanfreinées provenant de fenêtres anciennes.

- Un bâtiment ruiné, à porte chanfreinée.

14 – **Maison ancienne à Cubord**, quartier à rive gauche, en bordure de la route de Morthemmer (V.C. n° 3) – M. CLEMENT, propriétaire.

Les parties anciennes de cette maison paraissent remonter au XV^e siècle.

Elles comprennent : un rez-de-chaussée et un étage ; couverture à deux pentes en tuiles canal. Sur la façade sud (sur rue), reste de porte chanfreinée. À l'intérieur, au premier étage, cheminée à montants moulurés.

15 – **Maison ancienne à Cubord**, quartier à rive gauche, en bordure de la route de Toulon (C.D. n°114) – M. BENIZEAU, propriétaire.

Les vestiges anciens paraissent remonter au XV^e siècle. Ils ont été englobés dans un bâtiment moderne. Il semble que l'escalier tournant ait été logé dans une tourelle qui devait faire saillir sur l'ancienne façade.

La maison est encore connue sous le nom de « maison de la dîme ».

Il ne subsiste d'ancien que :

- La porte d'entrée à jambage chanfreinés et linteau à accolade ;
- Un escalier à vis, en pierre ;
- À l'étage, trois portes chanfreinées.

16 – Ancien prieuré de Cubord, quartier à rive droite.

Cité en 1260 sous la forme Cubort, c'était un prieuré dépendant de l'abbaye de Sain-Benoît de Quinçay.

Le logis est une construction rectangulaire, à rez-de-chaussée et étage. La couverture à quatre pentes est en tuiles canal. La moitié paraît plus ancienne. Elle comporte, sur un rez-de-chaussée non habitable (caves, celliers), un étage desservi par un large escalier extérieur en pierre sous un auvent. La moitié ouest est décorée par une corniche gênoise à trois rangs de tuiles.

Dans une construction isolée, au sud, avec fenêtre moulurée, four à pain, et buanderie conservant son cuvier en pierre de taille (ponne).

La chapelle remonte probablement au XII^e siècle. Il n'en subsiste que le chœur. Celui-ci, rectangulaire, orienté, à chevet plat, possède à l'ouest un portail avec colonnes et chapiteaux romans, dont l'arc est légèrement brisé. Le clocher plat, à jour, à deux arcades pour deux cloches, est surmonté d'un petit pignon triangulaire accosté de deux pinacles en pommes de pin.

L'intérieur est éclairé par deux fenêtres hautes et étroites, très embrassées, au chevet ; et, dans le mur sud, par une petite fenêtre à décoration gothique. L'autel roman, en pierre, est massif. La voûte est en berceau légèrement brisé. Sur les murs se voient des restes de peintures de divers types :

- Sur fond blanc, faux joints en brun et noir ;
- Frise à chevrons bruns et fleurs de lys noires ;
- Damier brun et jaune.

Devant le portail, il a dû exister une nef rectangulaire, large de 7,50 m et longue d'environ 14,70 m, dont il subsiste le mur sud, à deux fenêtres étroites très embrassées, mur qui fait actuellement partie d'une grange. On y voit quelques traces d'un enduit blanc avec faux joints peints en brun-rouge.

17 – Maison ancienne à Cubord, quartier à rive droite – Propriétaire : M. AIGRAIN Paul.

Bien que non datée, cette maison, qui possède une fenêtre à chanfrein, paraît avoir une certaine ancienneté (XV^e ou XVI^e siècle ?).

C'est une petite construction rectangulaire à couverture à deux pentes en tuiles canal. Le rez-de-chaussée contient un cellier. L'étage, desservi par un escalier extérieur en pierre sous un auvent couvert de tuiles, possède en évier extérieur avec gargouille saillante. Au-dessus de l'auvent, petite fenêtre à chanfrein.

18 – Calvaire à Cubord, au carrefour de la route de Chauvigny (C.D. 749) et de celle de la Chapelle-Viviers (V.C. 3).

Ne portant pas de date, ce calvaire paraît remonter au XIX^e siècle. Il est en pierre de taille calcaire.

Sur un soubassement rectangulaire, avec dessus mouluré, débordant, un fût cylindrique supporte une croix aux branches légèrement évasées. Sur les bras on lit : « S. LOCHON H. LOCHON »

19 – Maison au Peux-Maujugé.

Le Peux-Maujugé était un fief relevant de la baronnie de Morthemer ; mentionné en 1443 sous la forme Puy Maujugé et, en 1454, sous la forme occitane Puy Maujugat.

La maison existant en ce lieu paraît dater du XVIII^e siècle. Rectangulaire, à un étage et combles, elle est couverte par un toit à quatre pentes. Deux fenêtres de mansardes possèdent un fronton triangulaire. L'escalier intérieur est droit avec palier.

20 – Tour de Fressine.

« Fressines », cité en 1407 (Grand Gauthier), était un fief relevant de la baronnie de Montmorillon. La tour paraît avoir été construite au XV^e siècle.

Elle est de plan carré de 9,30 m de côté. Une tourelle d'escalier, ronde, de 4,20 m de diamètre, est placée à l'angle nord-est. La tour comporte un rez-de-chaussée semi enterré et deux étages. Les arêtes des angles sont vives (peut-être ont elles été reconstruites). Les faces nord et sud ont, au rez-de-chaussée, des ouvertures modernes ; aux étages des fenêtres moulurées, dans le style du XV^e siècle. La face ouest est aveugle. La face est ne comporte qu'une meurtrière au rez-de-chaussée. Les fenêtres sont très ébrasées et pourvues de banquettes. Il y a des restes de grandes cheminées aux étages. La tour paraît avoir été découronnée et abaissée. La couverture actuelle, en ardoises, a été partiellement refaite en tôle ondulée.

Aux abords (au nord et à l'est), en crête de la Vallée de l'Aubineau, des talus et amas de pierres pourraient être des vestiges d'une enceinte extérieure.

21 – La Croix de Traineau, à l'intersection des voies communales de Traineau à Cubord et à Fressine.

Non datée, cette croix paraît remonter au XIX^e siècle.

Une légende locale raconte que, dans la nuit de mardi-gras, tous les chats se rassemblent à la croix de Traineau « pour y faire le sabbat ».

C'est une croix latine, à section carrée, de 0,60 m de hauteur et portée par un fût en tronc de pyramide, carré, avec moulures, haut de 1,80 m. Le socle, de 0,40 m de hauteur et 0,65 m de large, est, comme la croix et le fût, en pierre de taille calcaire. Le tout repose sur un soubassement formé de blocs informes de meulière. Il n'y a pas d'inscription.

22 – Ancien château de Traineau.

Traineau est mentionné en 1404 sous le nom de Trainea dans le Grand Gauthier. C'était un fief relevant de Sanzelle. Il existait une famille de la Porte de Traineau alliée aux la Porte de Theil.

Dans le logis situé, au nord, de la cour, de petites fenêtres à chanfrein pourraient dater du XVI^e siècle, mais le style des deux pavillons d'entrée accuse plutôt le XVII^e.

Des bâtiments, en partie anciens, sont disposés sur les faces nord et ouest d'une cour.

Au nord, un logis rectangulaire comprend un rez-de-chaussée à fenêtres à linteau arrondi, dont l'un porte un blason martelé et un grenier éclairé par de petites fenêtres à chanfrein.

À l'ouest deux pavillons carrés de 7 m de côté, couverts à quatre pentes en tuiles plates, étaient reliés, jusqu'à une époque récente, par un mur percé de portes dont subsistent quelques claveaux, déposés dans le jardin, et une clef ornée d'un écu sans meuble.

Dans la cour, un chapiteau roman pourrait provenir de Theil-aux-Moines.

À PROPOS DE L'ANNÉE ROMANE

SAINT-JACQUES-de-COMPOSTELLE et le POITOU

Combien de journées de marche harassante séparent notre province du « Campus Stellae », du champ de l'Étoile où devait être construite la plus belle des églises romanes, à l'extrémité ouest de la péninsule Ibérique, au cœur de cette Galice qui ressemble tant à notre Bretagne ?

Et cependant, partant pour un an ou deux, sur les grandes routes ou dans les chemins creux, à tous les périls et dans le dénouement le plus complet, ils étaient au moyen âge, d'après les historiens, plus d'un million chaque année à se presser en foule vers le tombeau de « Santiago », saint jacques « le Matamore » disciple du Christ qu'une navigation miraculeuse aurait conduit de Palestine jusqu'aux lointains rivages de la Côte Cantabrique.

LES PÈLERINS POITEVINS

L'histoire du pèlerinage n'a conservé que quelques noms célèbres intéressant notre province. C'est Guy Geoffroy, Duc d'Aquitaine, Comte de Poitiers, pèlerin, mais aussi combattant de la foi, puisqu'il commanda la croisade contre les Maures en 1064. Un de ses descendants, Guillaume X, part aussi à Compostelle, mais y meurt le Vendredi Saint 9 avril 1137 après avoir disposé le mariage de sa fille Aliénor d'Aquitaine, si chère au souvenir des Poitevins, avec le jeune Louis VII, roi de France.

Mais de tous les autres, marchands, laboureurs ou manants de ce Poitou, leur trace est restée mieux gravée que dans l'histoire. C'est leurs noms (ou surnoms) qu'ils évoquent, en particulier à Chauvigny, où ils durent être nombreux.

« Tant de gens qui s'appellent ROY, LEROY, se doutent-ils que c'est parce qu'un de leurs lointains ancêtres, parvenu (sur la colline proche de Saint-Jacques), jeta avec une allégresse triomphante le cri de Santiago, Santiago, en agitant son chapeau à larges bords ? » (Abbé BRANTHOMME, « Pèlerins comme nos Pères » - Edition de la Tourelle).

Il est certain aussi que les pèlerins formaient des groupes plus ou moins importants pour s'entraider ou se défendre. L'un deux, le plus fort ou le plus intelligents, les deux à la fois peut-être, aurait été le chef, Leroy... Cette explication, très vraisemblable, aurait de quoi satisfaire bien des Chauvinois dont le nom est lié sans aucun doute au pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Mais il n'y a pas seulement que les noms patronymiques. La campagne chauvinoise en a gardé quelques traces. Je dois à l'amabilité de mon voisin de la Caronnière, M. BERLAUD, d'avoir appris que le lieu dit maintenant « La Stère », à 2 Km environ sur la route de Montmorillon, s'appelait jadis « Les Bois de Saint-Jacques ». Et sur le bord du chemin de l'ancienne voie menant à Saint-Pierre-les-Églises (débutant juste en face de l'accès utilisé de la Caronnière, après la première colline), à 200 m environ de la route de Montmorillon, dans les bois à main gauche, il y a un grand rocher dans lequel on distingue très nettement en relief le pied complet d'un cheval. Cette curiosité minéralogique (que la Commission du préinventaire pourrait peut-être relever) était connue sous le nom de « Pas de Saint-Jacques »...

Il ne faut pas s'étonner de la naïveté de nos anciens qui vivaient dans le merveilleux. Comme l'a écrit justement M. Raymond OURSEL (**Les Pèlerins du moyen âge** « Résurrection du passé », Fayard), « l'éclat (de Compostelle) a illuminé tout le moyen âge ». Notre vieille ville ne pouvait rester indifférente alors qu'elle possédait, outre cette couronne de châteaux forts, la très belle église romane de

Saint-Pierre. Notre président, recevant un groupe de touristes allemands de Düsseldorf, me rapportait d'ailleurs qu'un de leurs évêques du moyen âge, en pèlerinage vers Saint-Jacques, aurait fait un détour pour venir y prier.

UN GUIDE TOURISTIQUE DU XII^e SIÈCLE D'ORIGINE POITEVINE

Tous ces groupes de pèlerins avaient bien pour se guider dans la nuit la voie lactée, dite encore Chemin de Saint-Jacques. C'était quand même un peu sommaire. Ils avaient besoin de connaître les itinéraires, de savoir où se trouvaient les églises dans lesquelles on vénérât les reliques des saints dont on parlait, d'être renseignés enfin sur les dangers qui pouvaient surprendre. Le prêtre poitevin Aimery PICAUD, de Parthenay-le-Vieux, va répondre à toutes ces questions en écrivant vers 1139 le **Liber Sancti Jacobi**, dont le parchemin est conservé au Chapitre de la Cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle.

L'auteur ne tarit pas d'éloges sur les Poitevins et nous voulons bien croire que toutes ces vertus se retrouvent chez leurs descendants.

« Les poitevins sont des gens vigoureux, bons guerriers, élégants en vêtue, beaux de visage, au langage délié, très larges en cadeaux, prodigues en leur hospitalité. »

Quant au « Pays du Poitou », il est « fertile, très beau et rempli de félicité... ».

Par contre les habitants des autres régions traversées sont bien assaisonnés ; bavards, moqueurs, débauchés, ivrognes, pleins de malice, et j'en passe... Mais plus que ces annotations, dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elles étaient peu charitables de la part d'un pèlerin confit en dévotion, ce qui reste remarquable dans ce « Guide », ce sont les grands itinéraires conseillés.

POITIERS – ÉTAPE DE PÈLERINAGE VERS SAINT-JACQUES

Certes, on peut dire qu'en France tous les chemins pouvaient aussi mener vers Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est ainsi qu'à Parthenay existe encore la superbe porte Saint-Jacques, du XIII^e siècle avec ses deux tours à mâchicoulis s'ouvrant sur le vieux pont sur le Thouet qu'empruntèrent bien de pèlerins... Mais le « Guide » propose quatre routes partant de Tours (en fait de Paris), de Vézelay, du Puy d'Arles et qui, traversant les Pyrénées soit par le col de Roncevaux, soit par celui du Somport, se réunissaient dans la petite ville de Puente-la-Reina, au sud de Pampelune, pour ne former qu'un seul chemin, « el camino francès », jusqu'à Saint-Jacques.

Poitiers était une « étape essentielle » sur la « via turonensis » en raison des reliques de saint Hilaire, dont le « Guide » raconte les hauts faits. M. Yves BOTTINEAU (**Les Chemins de Saint-Jacques**, Edition Arthaud) rapporte, d'après le manuscrit d'Aimery PLACAUD, comment Saint-Hilaire « maintint l'unité de la foi », mais comment aussi « Léon, l'antipape hérétique, ne voulant pas accepter de saint enseignement, sortit du Concile et, dans les latrines, pris d'un flux de ventre, alla mourir honteusement », et encore bien d'autres histoires, mais plus édifiantes, qu'il serait trop long de raconter ! Les pèlerins, émerveillés par tant de « miracles », visitaient aussi Sainte-Radegonde et Notre-Dame-la-Grande avant de se disperser dans la ville.

Il faut croire cependant que, malgré leur réputation de grande hospitalité, certains Poitevin devaient être fatigués de voir tant de mendiants frapper à leur porte et voici ce qui arriva, toujours d'après le « Guide » (cité par M. BOTTINEAU) :

« À Poitiers, deux vaillants pèlerins français, revenant jadis de St-Jacques, dénués de tout, s'en vinrent depuis la maison de Jean Gautier jusqu'à St-Porchaire, demandant un gîte pour l'amour de Dieu et de saint Jacques, mais ils n'en trouvèrent pas. Enfin, dans la dernière maison de cette rue, auprès de la Basilique Saint-Porchaire, ils furent hébergés par un pauvre et voici que, par un effet de la vengeance divine, un violent incendie éclate et détruit rapidement, cette nuit-là, toute la rue en commençant par la maison où ils avaient demandé l'hospitalité jusqu'à celle qui les avait accueillis. Ces maisons étaient au nombre de mille environ, mais celle où les serviteurs de Dieu avaient été reçus demeura, par sa grâce, indemne... » (Ou du danger d'avoir de mauvais voisins... conclusions personnelles...)

Une autre histoire de la légende dorée nous est rapportée dans le très beau recueil de la collection Zodiaque (**Les Chemins de Compostelle**). Je pourrai l'intituler « Le Poitevin et son âne »... Le récit commence mal : « L'an onze cent de l'Incarnation du Seigneur, Guillaume étant Comte de Poitiers et Louis Roi de France, une peste mortelle s'abattit en calamité sur le peuple du Poitou... » Un bourgeois de la ville décide de partir avec toute sa famille pour Saint-Jacques, mais toute une série de malheurs l'accablent. Sa femme meurt en route, son cheval lui est volé et il en est réduit à poursuivre sa route à pied, tirant ses enfants par la main. En chemin, il rencontre un homme qui conduisait un âne robuste. On lie conversation et l'inconnu de dire au pauvre père de famille : « Tiens, voici un bon âne qui portera tes enfants jusqu'à Saint-Jacques. » Vous avez deviné, mais « avant que le pèlerin ait pu tomber à ses pieds, le révérendissime Apôtre disparut aux regards humains... »

Tous ces contes prêtent bien sûr à sourire. Ils ont cependant souvent un soubassement de vérité. C'est ainsi que l'histoire nous apprend qu'un incendie a ravagé Poitiers le 18 octobre 1083 et que la peste noire a causé dans la ville, de 1347 à 1349, une « énorme mortalité » (**Histoire de Poitiers**, de Gaston DEZ). Ces événements tragiques, gravés dans la mémoire des générations, ont fait la trame des légendes que se racontaient les pèlerins durant leurs longues journées de marche. À notre époque d'argent et de rendement, n'était-il pas intéressant de faire un brin de route avec ces hommes pour qui le temps ne comptait pas et qui étaient près de la nature qu'ils ne polluaient pas ?...

Le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle avait fortement marqué le Poitou. Le faubourg des Trois-Bourbons (route de Bordeaux) ne tire-t-il son nom d'une enseigne d'auberge glorifiant les « bourbons des pèlerins » ? Il était juste qu'au cours de l'Année romane son souvenir soit rappelé.

Pierre ROGER.